

CLIFFORD D. SIMAK  
**L'ÉPIDÉMIE**





CLIFFORD D. SIMAK  
**L'ÉPIDÉMIE**

© 1976, Clifford D. Simak.

Titre original : *Unsilent Spring*.

Pour la traduction en langue française © Pocket, 1985 :

« L'épidémie », traduction de Lorrin Murail, in *Le Livre d'or de la science-fiction* : Clifford Simak.

© 2020, éditions le passager clandestin

51, rue Polonceau

75018 Paris

[www.lepassagerclandestin.fr](http://www.lepassagerclandestin.fr)

Directeur de collection : Dominique Bellec

Couverture : Yanni Panajotopoulos

Corrections : Vladimir Sichler

**CLIFFORD D. SIMAK**  
**L'ÉPIDÉMIE**

**le passager clandestin / dyschroniques**

*«Dyschroniques» exhume des nouvelles de science-fiction ou d'anticipation, empruntées aux grands noms comme aux petits maîtres du genre, tous unis par une même attention à leur propre temps, un même génie visionnaire et un imaginaire sans limites.*

*À travers ces textes essentiels se révèle le regard d'auteur·ices d'horizons et d'époques différentes, interrogeant la marche du monde, l'état des sociétés et l'avenir de l'humain.*

*Lorsque les futurs d'hier rencontrent notre présent...*

*Dominique Bellec*

**R**obert Abbott étant un homme d'une certaine réputation, le docteur Arthur Benton avait décidé de lui consacrer deux heures d'un après-midi aussi chargé qu'à l'habitude. Quand Abbott lui avait téléphoné, dix jours auparavant, il avait insisté sur l'importance de cette visite.

Constatant à sa pendule que le moment du rendez-vous approchait, et s'efforçant de presser Abby Clawson qui avait tendance à considérer chaque consultation au cabinet du docteur comme un événement mondain, Benton se demanda une fois de plus quelle grave circonstance avait bien pu pousser Abbott à se déplacer jusqu'à la petite ville de Pennsylvanie. Abbott était un auteur spécialisé dans les questions médicales ayant à son actif deux best-sellers, l'un traitant du cancer et l'autre des régimes amaigrissants. Il se

documentait d'ordinaire auprès de gens importants, d'éminents chercheurs ou de spécialistes réputés; or, quoiqu'en éprouvant une légère et bien naturelle jalousie, Benton savait n'être ni éminent ni réputé. Il n'était qu'un vieux généraliste encroûté dans son bled – un distributeur de pilules, d'onguents et de pommades, un raccommodeur de jambes et de bras cassés, un noueur de bandages, un accoucheur – qui n'avait jamais rédigé la moindre communication savante, ni mené un programme de recherches ou même été associé à des travaux médicaux... et ne connaissait jamais cet honneur. En plus de trente ans de carrière, il n'avait jamais fait ni dit quoi que ce fût qui pût être du moindre intérêt pour un homme comme Robert Abbott.

Depuis le coup de téléphone, il n'avait cessé de se demander ce que diable Abbott pouvait bien lui vouloir; au cours des derniers jours, il avait fini par en venir à la conclusion qu'il existait deux docteurs Arthur Benton et qu'Abbott avait commis une confusion. L'idée l'avait tellement poursuivi qu'il avait même consulté un annuaire médical afin d'y trouver la trace de ce second Arthur Benton. Bien que n'ayant rien découvert de tel, il avait continué de s'accrocher



à cette hypothèse qui lui semblait fournir la seule explication possible.

Il était heureux que le moment de rencontrer enfin Abbott fût venu, car, une fois qu'il saurait de quoi il retournait – si seulement l'écrivain ne s'était pas trompé de personne –, il pourrait éloigner les questions qui l'assaillaient et se consacrer de nouveau à son travail. Cette histoire l'avait tellement intrigué, tellement préoccupé que cela l'avait troublé dans sa tâche de façon visible – il en était même arrivé à commettre une erreur de diagnostic sur le cas de Ted Brown, chez qui tous les symptômes lui avaient paru trahir le diabète alors qu'il s'agissait en réalité de tout autre chose. Cela l'avait mis dans une situation embarrassante bien que Ted, vieil et cher ami, ne lui en eût apparemment pas tenu rigueur. Mais peut-être cette indulgence lui avait-elle été inspirée par le soulagement d'apprendre qu'il n'était pas diabétique.

C'était bien là l'ennui, se dit-il, assis derrière son bureau et écoutant d'une oreille distraite les propos d'une Abby sur le point de se retirer : tous ses patients étaient de vieux, de chers amis. Il ne pouvait plus se montrer objectif ; son cœur saignait pour chacun d'eux. Ils arrivaient,

malades à en crever, et posaient sur lui un regard plein de confiance, car, dans le secret de leur âme, ils savaient que le bon docteur pourrait les aider. Et, quand il n'avait pas pu les aider, quand personne en ce bas monde ne pouvait plus rien pour eux, ils lui pardonnaient et mouraient sans que la lueur de confiance dans leurs yeux eût disparu. Tel était l'enfer quotidien du médecin de famille, la torture de celui qui exerçait dans une petite agglomération – il lui fallait supporter la confiance de gens qui n'avaient aucune raison de la lui accorder.

«Je m'en vais revenir vous voir, annonça Abby. Je suis venue pendant des années et vous m'avez toujours bien aidée. Je dis à tous mes amis la chance que j'ai d'avoir un si bon docteur.

— C'est très aimable de votre part.»

Si tous ses patients avaient été comme Abby, ça n'aurait pas été trop dur. Elle se portait comme un charme. C'était une solide vieille femme qui les enterrerait tous. Son seul véritable problème était de sécréter des quantités considérables de cérumen, ce qui nécessitait qu'on lui nettoiyât de temps à autre les conduits auditifs. Outre cet inconvénient mineur, elle était donc en parfaite santé, ce qui ne la dissuadait nullement de venir

lui confier régulièrement à son cabinet la liste de ses maux imaginaires.

Se levant pour aller lui ouvrir la porte, Benton se demanda ce qu'elle pouvait bien tirer de ses visites incessantes. La réponse était pourtant évidente : la matière des conversations qu'elle entretenait avec ses partenaires de bridge ou avec ses voisines, par-dessus la clôture des arrière-cours.

« Prenez bien soin de vous, lui dit-il, s'adressant à elle du ton soucieux qui convenait.

— Oh, j'y manque jamais, répondit-elle de sa voix de vieille femme, pareille au caquetage d'un oiseau. Dès que ça va pas, j'accours aussitôt.

— Docteur, l'informa Amy, sa secrétaire, tout en hâtant Abby vers la sortie, Mr Abbott vous attend.

— Faites-le entrer, s'il vous plaît. »

Abbott était beaucoup plus jeune qu'il ne s'y était attendu, et infiniment moins séduisant. Benton le trouva même assez laid, ce qui expliquait sans doute, songea-t-il, qu'on ne fit jamais figurer sa photographie sur la jaquette de ses ouvrages.

« J'étais impatient de vous rencontrer, commença Benton, et je dois vous avouer que je

me suis interrogé sur les raisons de votre visite. D'autres que moi, certainement...

— Il n'y a pas beaucoup de médecins comme le docteur Benton, coupa Abbott. Vous vous rendez certainement compte que vous êtes l'un des derniers représentants d'une espèce en voie de disparition. Vous n'êtes plus très nombreux, aujourd'hui, à accepter de vous dévouer à une petite communauté comme celle-ci.

— Je n'ai jamais eu à le regretter, répondit Benton. Ces gens se montrent très chaleureux avec moi.»

Il désigna un siège à Abbott et écarta à sa propre intention une chaise du mur, renonçant à retourner derrière son bureau.

«J'ai préféré rester assez vague au téléphone. Ce qui m'amène réclame un entretien en tête à tête. Au bout du fil, ce que j'ai à vous dire aurait paru dépourvu de sens. Or, je tiens à ce que vous me compreniez bien, car je vais avoir besoin de votre coopération.

— Certainement. Dans la mesure de mes moyens.

— Ma démarche est inspirée par plusieurs raisons, expliqua Abbott. Vous êtes un généraliste et avez donc affaire à des patients de toute